

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 20

Artikel: Comme la grêle après vendanges
Autor: X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Gerzée, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Aux nouveaux abonnés. — Les nouveaux abonnés à dater du 1^{er} juillet, recevront gratuitement le Conteur d'ici à fin juin.

Comme la grêle après vendanges.

Hélas, oui, je viens, comme la grêle après vendanges, vous parler de la *Fête des Narcisses*. Je sais fort bien que les autres journaux en ont dit tout ce qu'on en pouvait dire. Les égoïstes, ils n'ont rien passé ; ils ne m'ont pas laissé le moindre détail, le plus petit incident.

Et pourtant, il faut que le *Conteur* en dise aussi quelque chose de cette belle fête. Si ce n'est pour ses lecteurs, suffisamment renseignés, c'est du moins pour répondre à l'aimable invitation que lui avait adressée le comité d'organisation. Quelque difficile que soit, dans les circonstances présentes, l'accomplissement de ce devoir, il faut s'y soumettre. Ce n'est pas pour leurs beaux yeux que les journalistes sont conviés à toutes les fêtes. A leur plume de s'acquitter ensuite. Que de fois ai-je entendu de simples spectateurs, exposés à l'ardeur du soleil ou pressés par la foule, s'écrier, en apercevant les journalistes assis à leurs places réservées, et entourés par les membres des comités : « Oh ! ces journalistes, ils ont toutes les faveurs. Sont-ils heureux ! »

Tout doux : cela est fort bien pendant la fête, mais après ! Simple spectateur, à vous maintenant le beau rôle. Vous êtes libre. Vous avez payé votre billet ; vous ne devez rien à personne et vous gardez toute la liberté de vos appréciations. Pour le journaliste, ce n'est pas la même chose. Il lui faut rendre compte de ce qu'il a vu et, le plus souvent, en faire des louanges à tout prix. Cela n'est pas toujours facile. Les sentiments et la plume ont quelquefois peine à se mettre d'accord. D'autres fois, en revanche, cela va tout seul. Ainsi en est-il pour la fête des narcisses. On n'en peut dire que du bien.

Nous voici donc à cette fête. Il fait un temps superbe. Le soleil — qui, chacun le sait, est bourgeois d'honneur de Montreux — est à son poste. Il semble s'amuser de la surprise que sa présence cause à tous ces visiteurs, accourus à l'appel du prince Narcisse. Ces braves gens comptaient si peu sur lui. La veille, il pleuvait à torrents et le baromètre lui-même n'osait se prononcer. Bien des personnes, qui n'étaient point curieuses de se faire mouiller, cherchaient à revendre les billets qu'elles avaient arrêtés.

Mais, tandis que partout on désespérait du temps, là-bas, sur la place de la Rouvenaz, on dressait les estrades. Sous la halle du marché, tous les narcisses, descendus en troupe de la montagne, la plupart encore en boutons, ouvraient les uns après les autres leurs blanches corolles, sous les regards confiants des organisateurs. Il ne s'agissait pas de boudier aux nuages. A l'eau tiède, les récalcitrants. Là, coûte que coûte, il fallait bien s'ouvrir et faire

bonne mine à mauvais jeu. Les drapeaux, les écussons, les draperies multicolores apparaissaient aux fenêtres et aux balcons. Dans les maisons, les fillettes, les cheveux enveloppés de papillottes de papier, esquissaient des révérences et des pas de ballets, en fredonnant des rondes. Les garçonnetts en faisaient autant. Etalés sur le lit ou sur les chaises — mais avec défense d'y toucher — les petites robes, les petites culottes de velours ou de satin, roses, bleues, vertes, violettes ; les petits bas, couleur d'herbe printanière ; les petits chapeaux en forme de fleurs.

Au dehors, le vent et la pluie faisaient rage, mais, pas plus que les membres des comités, les gentils bambins ne s'en préoccupaient. Ils reprenaient de plus belle :

Voici le printemps,
Ma tant', tire, lire, lire.
Vive le printemps,
Ma tant', tire, lire, lan.

On est de Montreux ou on n'en est pas ! Et le soleil en est.

Comment ne pas réussir avec une pareille confiance. Et comment la fête des narcisses ne serait-elle pas l'une des plus belles, elle qui associe si heureusement toutes les grâces de l'enfance, à toutes celles de la nature. On ne sait vraiment auxquelles donner la palme, tant elles semblent faites les unes pour les autres. Enfants et fleurs, à la fin on confond tout. Ce bouquet, qui, aux accords d'une musique délicate, s'anime, s'éparpille, se reforme en pyramide, dessinant toutes les figures du kaléidoscope, laisse à l'œil et au cœur une impression indéfinissable de fraîcheur, de grâce et d'innocence.

Après les enfants, les grandes personnes. Plus de naïveté, plus de charmante gaucherie. Une grâce voulue, étudiée, un peu affectée parfois, mais enfin toujours de la grâce.

Le défilé des vélocipèdes et des voitures, décorés avec beaucoup de goût, provoqua plus d'une fois les acclamations des spectateurs qui emplissaient les estrades. Si tous les concurrents n'ont pas été primés, c'est sans doute que les ressources du jury étaient limitées.

Mais le point capital de la seconde partie de la fête, c'est la bataille de fleurs. Tous l'attendent avec impatience. Au coup de canon qui en donne le signal, commence le bombardement. Tout d'abord, cela vous paraît ridicule de voir ces gens, calmes et réfléchis un moment avant, et qui subitement se démènent, s'agitent, comme une troupe d'écoliers à qui l'on a donné la clef des champs. Les bouquets partent de tous côtés, emportant les chevelures des dames, les chapeaux de soie des magistrats. Les serpentins enlacent, sans distinction, dans leurs capricieuses évolutions, jeunes et vieux, tandis que les confetti, qui emplissent l'air, retombent sur tout ce monde en une pluie multicolore, qui pénètre dans les oreilles, dans la bouche, dans le col, dans les poches, partout enfin. Huit ou dix jours après, on en retrouve encore dans ses vêtements.

Est-ce le parfum de toutes ces fleurs, dont l'air est imprégné ; est-ce le miroitement de toutes ces couleurs, papillonnant dans les rayons du soleil, je ne sais, mais il y a, dans cette innocente bataille, une griserie à laquelle le plus grave ne peut résister. Le sentiment de ridicule qu'on avait éprouvé au début se dissipe entièrement. On redevient enfant et l'on en est tout heureux. J'ai vu de nos magistrats, d'entre les plus sérieux, se bombarder de fleurs et de confetti, comme des écoliers.

Tout cela ne vaut-il pas d'être vu ? D'ailleurs, l'on irait déjà pour bien moins dans ce beau pays de Montreux.

Et maintenant, pour prendre congé, je veux, avec mes confrères, remercier le Comité d'organisation et tout particulièrement celui de la presse, de leur aimable réception.

X.

Les étudiants vaudois, leur corps et leur vie.

(Fin.)

Une très heureuse diversion fut cependant apportée par la fondation de la légion académique, qui se constitua fin de 1856 et 1857 pour la défense de la patrie menacée par les prétentions de la Prusse à l'occasion des affaires de Neuchâtel. Le chef de la légion fut le recteur de l'Académie, ancien capitaine d'artillerie. Le Conseil d'Etat félicita les étudiants de cette mesure, qui eut en tout cas pour effet de rapprocher des esprits et des cœurs, momentanément divisés par les dissensions intérieures. Puis le Conseil d'Etat prenait soin de repourvoir peu à peu les chaires de professeurs suisses vacantes et le calme se rétablissait.

Enfin, en 1861, arriva aur ectorat académique un jeune professeur en théologie, homme d'un caractère doux, facile et qui avait su gagner la confiance et l'affection de ses disciples. Par son esprit conciliant, il réussit à amener des concessions réciproques. Après de nombreux pourparlers, un nouveau règlement fut adopté par le Sénat et par l'Académie en 1866.

A dater de cette époque, notre établissement national jouit d'une série d'années de paix et de prospérité. Les diverses chaires devenues vacantes en 1846 étaient toutes repourvues. L'Académie s'enrichit des Facultés techniques et de pharmacie, qui acquirent tout de suite une grande considération. De nombreux étudiants nous écrivirent, parmi lesquels des étrangers au canton et à la Suisse. Les sociétés de Belles-Lettres, Zofingue et l'Helvétia apprirent à remplir chacune leur mission dans la paix et la concorde. Les rangs des Zofingiens s'élargirent par l'admission des élèves de la Faculté libre de théologie. Certaines discussions plus ou moins épineuses furent, sans doute, sur le point de surgir, mais la bonne devise Zofingienne : Patrie, Amitié, Science, reprit toujours son influence. Enfin plusieurs autres sociétés d'étudiants se constituèrent successivement essentiellement dans le but de développer certaines études spéciales.